

CHAPITRE II

La beauté de la Mère de Dieu : beauté ravissante et purifiante de son corps; — beauté naturelle et surnaturelle de son âme.

Les principes exposés dans les derniers chapitres nous ont fait pressentir de quelle ineffable beauté le Verbe avait orné l'âme de celle qu'il avait choisie pour mère. Jamais créature ne mérita mieux d'être appelée par l'Époux des âmes « la plus belle des femmes; la toute belle », en qui l'œil de Dieu lui-même ne saurait apercevoir aucun défaut, aucune tache. Peut-on, sur les mêmes principes, imaginer au corps de la bienheureuse Vierge une beauté qui réponde à sa beauté spirituelle? Je parle du temps où la résurrection glorieuse ne l'avait pas encore parée pour qu'elle s'assit en Reine et Mère à l'éternel festin de l'Agneau? Telle est la question que nous allons d'abord étudier dans le présent chapitre.

I. — Si l'antiquité nous avait conservé le portrait de cette divine mère, le problème serait aisément résolu. Malheureusement pour notre piété filiale, ce portrait certainement authentique nous ne le possédons pas. Ni l'image attribuée communément à l'Évangéliste saint Luc, ni les descriptions minutieuses que nous

ont laissées les historiens grecs de date plus récente, Georges Cédrenus et Nicéphore Calliste, par exemple, ne sont de nature à faire juger avec assurance de ce que fut l'extérieur de Marie. Mais, à défaut de renseignements positifs, nous avons ce qu'il est permis d'appeler l'accord unanime des chrétiens. Tous, sauf quelques voix discordantes qu'on peut à peine entendre dans le concert universel, se rencontrent pour affirmer de Marie ce que la beauté humaine a de plus pur, de plus harmonieux, de plus parfait, de plus achevé. Interrogez le simple peuple, j'entends le peuple fidèle, et j'atteste que vous n'y trouverez personne qui veuille admettre une imperfection corporelle dans cette Mère de Dieu, pour peu qu'il la connaisse et qu'il ait quelque amour pour elle.

Les descriptions et les représentations varient comme à l'infini. Mais pourquoi? Parce que les œuvres écrites ou les œuvres de l'art ne se rapportent pas aux mêmes mystères; surtout, parce que l'*idéal* de la beauté n'étant pas de tous points le même pour tous, la diversité des types emporte la diversité des représentations. Mais cette variété même accuse plus fortement une idée commune, donner à Marie tout ce qui se rapproche le plus du type de perfection rêvé par l'artiste.

Et ce qui rehausse cet accord comme instinctif des fidèles, c'est qu'il est confirmé par le témoignage des Pères et des Saints.

L'auteur inconnu qui s'est attribué le rôle et le nom de Denys l'Aréopagite prétend avoir contemplé Marie si majestueuse, si radieuse et si belle, qu'il l'eût prise pour une divinité, s'il n'eût su par les enseignements de saint Paul que Dieu ne peut être vu des yeux

de la chair (1). Venons à des témoignages moins problématiques. Pour saint André de Jérusalem, « Marie dans son corps est le plus pur joyau de la virginité, un ciel splendide, une vive image de la beauté suprême; une statue vivante que Dieu lui-même a sculptée » (2). Pour les autres, elle est à la fois le chef-d'œuvre de la nature et de la grâce (3); une vierge dont l'éclatante beauté n'a pas d'égale (4); toute belle de corps, plus belle d'esprit et de cœur; angélique dans sa chair et plus angélique dans son âme (5).

On ne saurait dire combien de fois, surtout au moyen âge, les commentateurs et les auteurs mystiques ont emprunté les poétiques descriptions du livre des Cantiques, pour exprimer l'idée qu'ils se faisaient de la parfaite beauté de la Mère de Dieu (6).

Gerson, dans son sermon sur la Conception de Marie, voulant dépeindre la perfection extérieure de cette divine mère, imagine une fiction bien en rapport avec le genre littéraire de son époque. Il fait com-

(1) Lettre supposée du Pseudo-Aréopagite à S. Paul, citée par Denys le Chartreux, in *1 Sent.* D. 16, q. 2.

(2) S. Andr. Hier., serm. 1, de *Dormit.* SS. *Deip.* P. G. xcvi, 1068, 1092.

(3) S. J. Damasc., *Serm. 1 de Nativ. V. Deip.*, n. 7.

(4) Tragoed., de *Christo patiente*, inter opp. S. Gregor. Naz. P. G. xxxviii, 147.

(5) Ricard. a S. Vict., in *Cantic.* c. 26 P. L. cxcvi, 482, sqq.

(6) S. Antonin, archevêque de Florence, se demande pourquoi les Évangélistes ne nous ont pas parlé « de la beauté temporelle » de la bienheureuse Vierge. Voici la seconde des raisons qu'il apporte pour expliquer leur silence : « Quia, cum quidquid bonitatis et pulchritudinis fuit in aliis, in ipsa plenius fuerit, tacendo de aliquo particulari (privilegio) de ea, ut de pulchritudine et hujusmodi, magis eam laudat tacite supponendo quam explicando; sicut et Angeli summi, quia donis melioribus dominantur et laudantur, non tamen ab inferioribus bonis quae etiam in eis sunt perfectius quam in inferioribus ordinibus, excluduntur. » IV P. *Sum. Theol.* Tit. 15, c. 10, p. 977 (Veronae, 1740). Lui aussi prouve cette prérogative de Marie par le fait que les femmes qui l'ont figurée dans l'antique Alliance furent toutes célèbres par leur beauté. Or, ajoute-t-il, la vérité doit l'emporter sur la figure, et la réalité sur l'ombre. Donc leur beauté est sans éclat comparée à la sienne. *Id.*, *ibid.*

paraître en présence du Tout-Puissant la *Nature*, accompagnée de ses servantes, c'est-à-dire, des influences et des causes naturelles. Elle vient lui offrir ses humbles services pour former la royale princesse qui doit enfanter le Dieu Sauveur. Elle n'a aucun pouvoir sur l'âme; mais, dit-elle, pour ce qui est du corps, nous nous engageons par serment à lui prodiguer, autant qu'il dépendra de nous, tous les dons capables d'établir sa juste prééminence sur toutes les créatures passées, présentes et futures. Je répandrai sur son visage un certain éclat de beauté pleine de modestie, de simplicité, de dignité et de bonté; je composerai tellement son regard, ses paroles, sa démarche, ses mœurs, ses gestes, qu'elle servira de modèle à tous ceux qui la verront. Elle sera comme un parfait miroir de distinction, de noblesse et d'honnêteté.... Aussi personne ne pourra la voir, fût-il envieux de sa perfection, sans se dire en son cœur : Cette femme mérite vraiment d'être l'impératrice du monde, la reine triomphante des cieux. On aura peine à croire qu'une si ravissante créature soit une fille des hommes; en tous cas, on ne pourra la prendre que pour l'enfant bien-aimée de Dieu : car elle surpassera toutes les autres créatures en perfection, comme elle doit les surpasser en élévation (1).

Là ne s'arrête pas la fiction du pieux chancelier. La *Nature*, continue-t-il, parlait encore, quand du côté du ciel vint une autre dame, dont l'air, la taille et le port étaient ceux d'une reine. Elle avait le visage plus radieux que le soleil; marque incontestable d'une ori-

(1) Gerson, serm. de *Concept. B. V. opp.* (ed. Antwerp). T. III, p. 1318, 1319.

gine plus divine qu'humaine. Son nom était l'Amour de charité, la première fille du véritable amour de Dieu, la reine de toutes les vertus, la maîtresse et la souveraine de la nature elle-même. C'est elle qui fait aimer Dieu sur toutes choses. Elle s'appelle encore la Grâce. Rien de beau comme son cortège; toutes les vertus marchaient sur ses pas. Elle est venue s'offrir avec ses suivantes à parfaire le chef-d'œuvre ébauché par la Nature; et la Sagesse, sa sœur, parle en son nom, pour obtenir de Dieu une faveur si ardemment souhaitée. Ainsi la Nature et la Grâce vont déployant à l'envi tout leur art et toutes leurs richesses à l'égard de Marie. Comment ne serait-elle pas belle au-dessus de tout ce qu'on peut admirer en dehors de Dieu; belle de toutes les beautés naturelles et surnaturelles, une merveille capable de ravir le cœur même du Verbe (1)?

Ainsi, dit un autre ancien auteur, « depuis les pieds jusqu'à la tête, aucune tache en Marie, soit au corps soit à l'âme... Tout son être fut travaillé par la Sagesse divine avec une diligence extrême. Et il fallait bien qu'il en fût ainsi. De même, en effet, qu'il y eut convenance à ce que l'humanité du Christ fût enrichie de tous les dons de la nature et de la grâce, à raison de son union personnelle avec la divinité; ainsi convenait-il que la Mère de Dieu fût de tous points belle et parfaite, parce que, après l'union hypostatique, il n'en est pas de plus étroite entre la créature et le Créateur que celle de Marie avec Jésus, de la mère avec son fils » (2).

(1) Gerson, *ibid.*

(2) Dionys., *Carth. de Laudibus B. V. L.* 1, a. 35. Cf. Ricard, à S. Laurent., *de Laudibus B. V.*, L. V, c. 2, inter Opp. Alberti M, t. XX. « Quid aliud membra illius erant nisi quaedam spirituales linguae quas

Ajoutons à tant d'autorités une considération qui doit leur donner une force nouvelle. Rien n'est plus commun, dans les écrits qui traitent de la glorieuse Vierge, que de montrer ses perfections prophétiquement figurées dans les femmes les plus illustres de l'ancienne Alliance; dans celles-là surtout qui, à différents titres, concoururent plus efficacement soit au développement, soit à la conservation du peuple de Dieu. On les regarde comme les types de celle qui devait être avec son fils et par son fils la commune libératrice de l'humanité déchue.

C'est une grande question de savoir si ces femmes étaient réellement, dans l'intention de Dieu, la figure anticipée de Marie, comme Abel, Isaac, David et Salomon le furent de Jésus. Il n'y aurait rien en cela qui dût nous surprendre, pour peu qu'on se rappelle l'union du fils et de la mère, union dont l'origine se perd dans les profondeurs de l'éternité. N'est-ce pas le caractère de l'ancienne Alliance d'être une image de la nouvelle, et saint Paul ne nous a-t-il pas expressément affirmé que toutes choses arrivaient aux Hébreux en figure (1)? De là, cette parole si profonde attribuée à saint Augustin : Le nouveau Testament est voilé dans l'ancien, et l'ancien se révèle dans le nouveau (2). Ce n'est pas ici le lieu d'approfondir un problème qui, à mon humble avis, devrait plus probablement être résolu par l'affirmative. Quoi qu'il en soit, nombre de docteurs et de saints ont comme à l'envi contemplé la bienheureuse Vierge dans Sara,

Spiritus Sanctus sui plectro temperans modulaminis, suae praesentia majestatis movebat in harmoniam angelicae similitudinis? » L. c., p. 160.

(1) I Cor., x, 6, 11.

(2) Novum Testamentum in veteri latet, et vetus in novo patet.

Rébecca, Rachel, Abigaïl, Judith, Esther et d'autres encore. Leurs qualités, leurs grandes œuvres étaient pour eux autant de traits sous lesquels le Verbe esquissait à l'avance la grande et céleste image de sa divine mère.

Or, il n'est pas une de ces héroïnes à laquelle les saintes Écritures n'attribuent expressément comme propriété distinctive une singulière beauté. Belle entre toutes, excellemment belle, d'une grâce, d'une beauté, d'une élégance incroyables, telles sont les caractéristiques sous lesquelles chacune est signalée (1). Pour moi, je ne me persuade pas que l'Écriture ait fait entrer si constamment semblable détail dans le portrait de ces femmes de l'antique Alliance sans un dessein mystérieux ; et si, comme je le crois, elles figuraient Marie, n'était-ce pas nous en révéler dès lors l'angélique et suprême beauté ? En tout cas, si ç'a été le dessein de Dieu de rehausser, dans ces illustres femmes, la mission dont il les honorait, par l'excellence des dons extérieurs, n'était-il pas souverainement convenable qu'il le fit encore plus pour sa mère ? Et voilà pourquoi la sainte Église la salue dans ses hymnes comme toute belle, belle entre toutes, *valde decora, super omnes speciosa*.

Nous pouvons donc conclure avec Suarez : « Quant à la perfection naturelle de la Vierge, on doit affirmer qu'elle fut en son corps accomplie de tous points, dans la mesure et les proportions convenables à son sexe. Ainsi l'ont enseigné les Pères qui ont écrit

(1) « Sara — pulchra nimis, Gen., xii, 14. Rebecca, — pulcherrima, Gen., xxiv, 16. Rachel, — virgo decora facie et venusto aspectu, Gen., xxxix, 17. Abigaïl, — mulier prudentissima et speciosa, I Reg., xxv, 3. Judith, — elegantia aspectu nimis, Judith, viii, 7. Esther, — formosa valde et incredibili pulchritudine, Esth., ii, 15.

sur elle ; et il serait téméraire de le nier, puisque ni l'autorité ni la raison ne vont contre, et que d'ailleurs cette perfection s'harmonise merveilleusement avec le mystère de l'Incarnation » (1).

II. — Ces dernières paroles du célèbre théologien nous indiquent où nous devons chercher les raisons de l'accord si persévérant et si général que nous avons constaté parmi le peuple fidèle ; et l'étude de ces raisons prouvera combien le même accord est fondé.

Oui, c'est à la considération du mystère de l'Incarnation, en d'autres termes, à la maternité divine de Marie, qu'il faut se reporter pour avoir les causes de sa virginale beauté.

Afin de mettre cette doctrine en lumière, montrons d'abord comment, de par sa maternité, Marie doit être semblable à son fils. C'est une loi de la nature que les enfants ressemblent à leur mère ; et, chose plus facile à constater qu'à expliquer, c'est aux fils qu'il appartient spécialement de reproduire en eux la ressemblance maternelle. *Filii matrizant*, dit l'antique adage. La chair, le sang, le lait dont la très sainte Vierge a formé et nourri Jésus, ont dû produire en lui ce que nous les voyons produire ordinairement ailleurs, une certaine similitude de tempérament, de complexion, de caractère même et de physionomie : ce je ne sais quoi qui fait dire d'une femme qu'elle est bien la mère de cet enfant, et d'un enfant qu'il est bien le fils de cette mère. La règle, je le sais, n'est pas rigoureuse, et, dans sa latitude, comporte de nombreuses exceptions. Mais ce qui les motive com-

(1) Suar., de *Myster. vitæ Christi*, D. 2, s. 2.

munément n'a pas d'action, quand il s'agit de Marie.

C'est d'abord qu'elle est une mère vierge. Dans les enfants, nés d'une union ordinaire, l'influence est partagée. Tel des enfants recevra plus de la mère, et tel autre de son père; il en est chez qui les influences se combineront dans un mélange où l'on aura peine à distinguer la part qui revient à chacune. Marie est vierge; pas d'influence étrangère qui partage ou modifie la sienne. Ce fruit est d'elle seule; cette *fleur a germé, s'est épanouie* sur la tige de Jessé, à la fécondante chaleur de l'Esprit de Dieu. Donc, de ce chef, la ressemblance entre le fils et la mère doit être manifestement plus achevée qu'elle ne l'est dans les conceptions communes.

De plus, et ceci mérite d'être bien médité, cette vierge est devenue mère dans le calme profond de sa nature immaculée; aucun trouble de la sensibilité, aucun de ces écarts d'imagination qui échappent au domaine du libre vouloir, aucun souffle du dehors n'est venu se mêler à la virginale transmission de sa nature pour en altérer le caractère.

Élevons-nous plus haut, et, pour nous faire une idée plus noble de cette ressemblance de la Vierge mère avec son fils, considérons la génération éternelle du Verbe de Dieu. Né d'un Père Vierge, il en est l'image adéquate; « Miroir sans tache de la majesté paternelle, représentation parfaite de la divine bonté » (1). Aussi Notre Seigneur pouvait-il répondre à cet apôtre qui lui disait : « Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffira... Philippe, qui me voit, voit mon Père » (2); tant il porte en lui la ressemblance de

(1) Sap., vii, 26.

(2) Joan., xiv, 8, 9.

Dieu son Père. Puisque la maternité de Marie participe à la divine paternité de Dieu, nous avons là comme un exemplaire de ce qu'est Jésus-Christ, dans son humanité, par rapport à la Vierge, sa mère. Elle est de la race humaine; et, comme elle, Jésus-Christ, prenant d'elle « la forme d'esclave, est devenu semblable aux hommes » avec tout l'extérieur de l'homme (1). C'est la convenance spécifique. Jésus-Christ fait homme est par son humanité la reproduction de sa mère, comme le même Jésus est en tant que Dieu le portrait consubstantiel et vivant du Père. Mais de même que la communion d'essence ne suffit pas au Verbe de Dieu pour être Fils; ainsi, toute proportion gardée, Marie ne serait pas la mère parfaite, si des traits particuliers de similitude ne venaient compléter la ressemblance entre elle et Jésus.

A ces causes vient s'en ajouter une autre, signalée par nos auteurs. Aucun amour créé, nous l'avons vu, n'égala jamais l'amour réciproque de Jésus pour sa mère et de Marie pour Jésus. Or, l'amour naît de la ressemblance, et tend à parfaire la ressemblance entre ceux qu'il a liés l'un à l'autre : ressemblance dans les manières, dans les goûts, dans les mœurs, et jusque dans les perfections du corps. Je suppose cette double loi connue. La conclusion qui s'en dégage est évidente. Puisque Jésus-Christ aima comme Dieu sa mère d'un amour éternel; puisqu'il voulut l'aimer de son amour d'homme plus que toutes les femmes, et recevoir d'elle un amour répondant à son propre amour, il dut ménager entre elle et lui cette ressem-

(1) Philipp., ii, 7.

blance parfaite dont la conformation des membres et les traits du visage sont un des éléments (1).

Prenons encore de Bossuet une nouvelle considération qui trouve ici naturellement sa place. Le grand orateur commence son premier discours, sur la Nativité de la sainte Vierge, « par une belle méditation de Tertullien dans le livre qu'il a écrit de la *Résurrection de la chair* » (2). Et quel est l'objet de cette méditation? Dieu ramassant de la poussière humide, la pétrissant et la polissant avec une affection sans égale. Or, si vous demandez pourquoi tant de sollicitude et d'application, alors qu'il s'était contenté d'un mot pour faire tout le reste des êtres, c'est qu'il s'agit pour Dieu de former l'homme à son image; et surtout, c'est qu'en formant le premier homme il songeait à nous retracer d'avance en lui le Christ Jésus qui devait naître de sa race. « Dans cette boue qu'il ajuste, dit Tertullien, Dieu pense à nous donner une vive image de son Fils qui se doit faire homme : *« Quodcumque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus »*.

« S'il en est ainsi, reprend Bossuet, que, dès l'origine du monde, Dieu, en créant le premier homme, pensât à tracer en lui le second; si c'est en vue du Sauveur Jésus qu'il forme notre premier père avec tant de soin, parce que son Fils en devait sortir, après une si longue suite de siècles et de générations interposées; aujourd'hui que je vois naître l'heureuse

(1) C'est donc sans surprise que, parmi d'innombrables salutations adressées par saint Jean l'Amascène à la Vierge, j'ai lu celle-ci : « Ave, flos prae cunctis tinctorum coloribus varium omni virtute condimentum, ex qua flos flori similis, matrem exacte referens, consurgit ». Hom. 2 in Nativit. B. V. M., n. 7. P. G. xcvi, 692.

(2) Tertull., de Resurr. carnis, c. 6. P. L. II, 802.

Marie qui le doit porter dans ses entrailles, n'ai-je pas plus de raison de conclure que Dieu, en créant ce divin enfant, avait sa pensée en Jésus-Christ et qu'il ne travaillait que pour lui : *Christus cogitabatur*. Ainsi, ne vous étonnez pas, chrétiens, s'il l'a formée avec tant de soin, ni s'il l'a fait naître avec tant de grâces : c'est qu'il ne l'a formée qu'en vue du Sauveur. Pour la rendre digne de son Fils, il la tira sur son Fils lui-même; et devant nous donner bientôt son Verbe incarné, il nous donne déjà par avance un Jésus-Christ ébauché, si je puis parler de la sorte, un Jésus-Christ commencé par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies : *Christus cogitabatur homo futurus* » (1).

Cette doctrine est bien glorieuse pour la très sainte Vierge. Mais je ne veux y voir maintenant que ce qui peut nous rendre compte de sa beauté virginale, bien qu'elle se rapporte aux perfections de l'âme plus encore qu'à la perfection du corps. Quel était donc au point de vue des qualités du corps ce Jésus, à qui Marie devait communiquer sa ressemblance en lui donnant l'être; ce Verbe incarné dont elle-même, dans le plan divin, fut l'ébauche et la copie? L'idéal de la beauté humaine, autant que le comportait l'état de *la voie* dans lequel il a daigné naître de Marie. « *Speciosus forma prae filiis hominum*, le plus beau des enfants des hommes », nous dit le Roi prophète dans le psaume quarante-quatrième, où sont chantés ses combats, ses gloires et son triomphe. Certes, Isaïe l'a décrit tout autre : « En lui, nulle beauté; nous l'avons vu, et nous ne l'avons pas reconnu. Il a paru comme

(1) Bossuet, Exorde du 1^{er} serm. sur la Nativ. de la Sainte Vierge.

un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs..... Nous l'avons considéré comme un l'épreux, un homme frappé de Dieu et humilié » (1). Mais ce Jésus d'Isaïe, c'est le Jésus chargé des péchés du monde, pliant sous le poids de la colère divine, défiguré, broyé par les tortures; celui qui n'est plus un homme, mais un ver qu'on écrase. Le tort des quelques auteurs qui ont refusé à Jésus-Christ la perfection des traits, du port, et de toute la personne extérieure, c'est d'avoir confondu ce qu'il fut accidentellement au jour de sa Passion, avec ce qu'il était en lui-même, dans l'ordre régulier de son existence.

Voilà mon Sauveur et tel l'a formé sa mère, je ne dis pas la Synagogue, cette marâtre inhumaine qui l'a si cruellement déformé pour un temps, mais sa vraie mère, la Vierge très aimante et très sainte. Et si vous désirez savoir pourquoi nos Docteurs et nos Saints s'accordent si généralement à faire de Jésus un exemplaire achevé de toute beauté, je vous remettrai sous les yeux son origine divine et son origine humaine.

Son origine divine : la source infinie d'où coule sur les êtres créés toute beauté, comme toute autre perfection, qu'elle vienne de la nature ou de l'art, n'est-ce pas Dieu (2)? Voilà pourquoi le Verbe éternel est la beauté par essence : il a reçu la divinité dans sa plénitude, en vertu de son éternelle génération. Donc, à mesure qu'un être créé participe de plus près au

(1) Is., LIII, 2-4.

(2) « Ego, Deus meus et decus meum, etiam hinc dico tibi hymnum, et sacrificio laudem sanctificatori meo; quoniam pulchra trajecta per animas in manus artificiosas ab illa pulchritudine veniunt, quae super animas est, cui suspirat anima mea die ac nocte. » S. August., *Confess.* L. X, n. 53. P. L. XXXIII, 801. « Omnium pulchritudo quodammodo vox eorum est, confitentium Deo. » *Id.*, *Enarr. in ps.* 148, n. 15. T. XXXVI, 1946.

principe de la beauté souveraine, il en reçoit plus abondamment les effusions. Jugez d'après cela ce que doit être l'humanité de mon Sauveur, unie dans l'unité d'une même personne à la nature même de Dieu.

Son origine humaine : Jésus-Christ a été formé par l'opération du Saint-Esprit, et, même à ne considérer que son mode de conception et de naissance, il devait être exempt de la déchéance originelle : deux causes pour lesquelles il fallait qu'il apparût au monde parfait au corps aussi bien qu'en l'âme. C'est que les œuvres que Dieu fait par lui-même échappent aux défauts dont la cause trop fréquente est l'imperfection des agents secondaires; c'est encore, et surtout, parce que, si nous remontons à la première source des vices de conformation qui déparent notre nature, elle nous apparaît dans le péché d'origine, auquel ces imperfections se rattachent comme une naturelle conséquence. Si l'humanité n'était pas misérablement déchue de son état primitif, l'homme, à sa naissance, aurait au même titre toutes les perfections naturelles et surnaturelles déposées par le Créateur en Adam pour qu'il les transmitt à toute sa race.

Ne me dites pas que le Christ Jésus a voulu prendre sur lui nos infirmités et nos misères. Je l'accorde volontiers, et c'est un point de notre croyance, s'il s'agit de celles qui peuvent concourir à l'œuvre de la Rédemption (1). Mais ce que je n'accorde pas, c'est qu'il ait également pris sur lui nos difformités : car il fallait que la splendeur et la sainteté de son âme rayonnât du dedans au dehors, et que l'homme extérieur traduisît aux yeux la perfection de l'homme intérieur; et

(1) S. Thom., 3^e p., q. 14, aa. 1 et 4.